

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 18 (1930)

Heft: 333

Artikel: Les nouvelles "femmes savantes" : (suite et fin)

Autor: Fassbinder, Klara M. / Delachaux, V.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259974>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De-ci, De-là...

Souvenir

« Hélène Lange est morte. » Cette nouvelle, parue dans un numéro récent de *la Française*, m'a bien émue. Il y a quelques jours à peine que je parlais d'elle dans ma famille, évoquant les temps lointains, très lointains, où, pensionnaire de la grande école de filles à Berlin, la *Craïnsche Schule*, je l'avais pour professeur.

C'était en 1880; elle était déjà alors une personnalité, une individualité qui comptait dans le monde universitaire et littéraire, mais nous, petites pensionnaires aux regards bornés, nous n'en savions rien. Et pourtant elle nous en imposait, nous attirait par cette personnalité si vivante, magnétique dirais-je même. Nous avions toutes une adoration pour elle, et quand elle traversait la classe, vive et rapide, pressée de poursuivre son travail, il nous semblait qu'une lumière avait passé devant nos yeux. Nous nous embusquions pour épier son passage: sa haute silhouette, mince jusqu'à l'émaciation, allongée encore par la longue robe princesse à traîne qu'on portait alors; cette tête altière, à laquelle ses grands cheveux blonds faisaient une auréole dorée; ses beaux yeux d'un bleu profond, à la fois doux et perçants... tout cela formait un ensemble qui nous ravissait. Sans bien nous en rendre compte, nous sentions en elle une femme exceptionnelle, supérieure, vivant dans un monde d'idéal et d'enthousiasme où elle cherchait à nous entraîner à sa suite.

Pendant de longues années, vivant à l'étranger, je n'entendis plus parler d'elle, mais son image était toujours restée vivante en moi, comme un symbole! et il m'est doux de pouvoir déposer sur sa tombe cette fleur du souvenir.

(*La Française*.)

C. CASALIS-BOST.

Deux femmes juges... en Turquie.

Rassurez-vous, lecteurs antiféministes qu'aurait fait frémir la première partie de cette nouvelle sensationnelle: ce n'est point sur les rives de nos lacs helvétiques que des femmes ont été reconnues capables de dispenser la justice, mais bien sur celles du Bosphore, au pays de celles qui furent, il y a un quart de siècle, les *Désenchantées*...

La dépêche d'agence qui nous apporte la nouvelle de ce décret du président turc juge nécessaire d'ajouter que c'est la première fois que ce fait se produit en Turquie. Nous le croyons sans peine. Mais à cette allure-là, de combien de siècles n'allons-nous pas, nous, femmes suisses, nous sentir en retard sur celles du Proche-Orient?...

A propos de films.

Bien que l'agitation créée par le film *Bonheur et misère de femmes* dans de nombreux milieux que l'on ne saurait taxer de

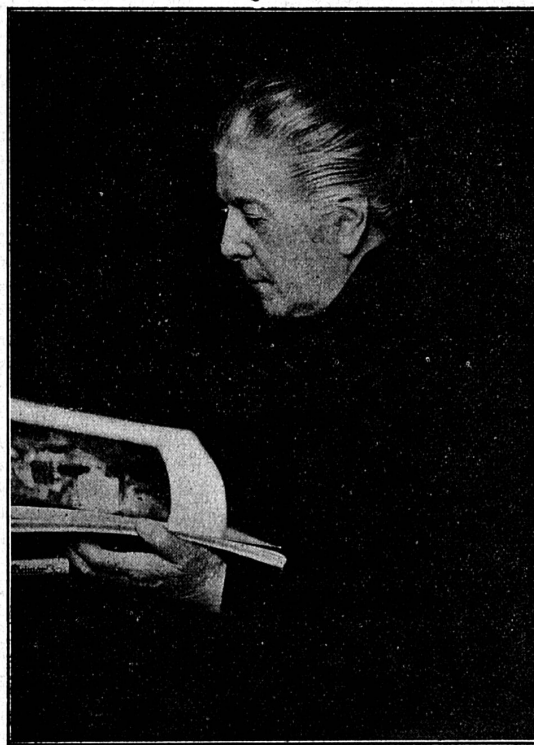
un tel dévouement pour bien remplir cette tâche, qu'un petit nombre de personnes seulement sont aptes à ce service.

Les occupants des colonies sont presque tous des ouvriers non qualifiés, à la charge de l'assistance publique. On y rencontre aussi des colporteurs, des marchands de bric-à-brac. Beaucoup d'alcooliques parmi eux. Beaucoup d'enfants: la plupart des femmes de 40 ans ont eu 17 enfants au moins. Ceux qui survivent sont souvent des arriérés. Et ces gens indisciplinés, sales, pouilleux et carotteurs sont censés demeurer à la colonie tout le temps nécessaire à leur rééducation.

En réalité, quels résultats obtient-on? Il arrive, au bout de deux années d'efforts, qu'on réussisse à apprendre à trois ou quatre ménages à travailler régulièrement, à payer leur loyer à date fixe et à occuper convenablement le logis. Mais beaucoup d'hospitalisés ne pourront jamais arriver à payer un loyer, même minime. Cette question de loyer mise à part, on peut imaginer facilement que les soins et la surveillance d'une inspectrice dévouée, ainsi que l'obligation de se tenir plus propres et d'habiter une chambre convenable, exercent une influence excellente et considérable sur les habitudes fâcheuses des indésirables. Et surtout, enfants, jeunes gens et jeunes filles apprennent à devenir plus « désirables » que ne le sont leurs parents!

Utrecht, Rotterdam et La Haye ont suivi l'exemple d'Amsterdam. Possédant moins d'éléments douteux que cette grande ville, leurs colonies ont un régime moins strict et échappent ainsi au reproche fait quelquefois à l'un des groupements d'Amsterdam d'être une prison!

JEANNE VUILLIOMENET.



Cliché Mouvement Féministe

Frau Hertha von SPRUNG

Présidente du Conseil National des Femmes autrichiennes, présidente du Comité viennois de réception du Conseil International des Femmes

« vertuistes » se soit maintenant calmée, nous estimons intéressant et utile de signaler à nos lectrices le très courageux article écrit contre les bandes de cet ordre par une de nos compatriotes Mme Eva Elie, critique cinématographique, qu'a publié en l'accompagnant d'une note catégorique la *Revue Internationale du Cinéma éducatif*, éditée par l'Institut de Rome.

Tout ce numéro (numéro de mars 1930) de cette Revue est d'ailleurs extrêmement intéressant pour ceux que préoccupent les différents aspects du problème du cinéma envisagés et qui auront avantage à le consulter.

Les nouvelles "Femmes savantes"

(Suite et fin) ¹

Après ces premiers romans traitant de la femme qui étudie, un grand silence: la guerre éveille d'autres intérêts. Elle apporte des modifications importantes dans la vie économique de la France, et une des moindres ne fut pas l'accession des femmes à tous les métiers et toutes les professions. La femme universitaire put se rendre compte aussi de sa valeur dans la communauté. Il n'était plus possible de se passer de la femme médecin ou professeur. La conscience de sa valeur personnelle s'en accrût. Les femmes sentirent leur importance nouvelle et osèrent l'affirmer publiquement. La préface de Bourget au livre de Léontine Zanta expose brillamment ce changement de l'opinion courante. On le trouve aussi, exposé par Colette Yver dans ses causeries sur diverses professions: *Femmes d'aujourd'hui*, causeries qui démolissent de façon divertissante pour le lecteur tout ce que l'auteur a dit dans ses romans sur les études et professions féminines, sur le mariage et sur la maternité. On sent clairement que l'auteur tombe d'un étonnement dans l'autre, maintenant qu'elle est vraiment aux prises avec la réalité des professions féminines. Ces femmes lui sem-

¹ Voir le No 330 du *Mouvement*.

blent bien être encore des bêtes curieuses, surtout celles qui sont heureuses en ménage et ne souffrent pas de la jalousie professionnelle du mari! Mais Colette Yver considère maintenant ces bêtes curieuses avec bienveillance.

La progression professionnelle féminine n'est pas restée sans effet sur les romans écrits par les universitaires. De ces romans surgit un nouveau type de femme ayant fait des études. On peut citer ici trois noms: le docteur Marthe Bertheaume, Léontine Zanta et Jeanne Galzy.

Marthe Bertheaume, alias Myriem Thelem, s'est donné délibérément la tâche de « réhabiliter » la femme médecin attaquée par Colette Yver. Dans son premier roman, *L'Interne*, apparaît une praticienne qui a réussi le plus difficile des examens médicaux pour l'internat dans un des grands hôpitaux parisiens, examen qui n'admet annuellement que 75 candidats de toute la France. C'est le livre *Princesses de science*, de Colette Yver, qui a déterminé la vocation de l'interne. Dans un autre livre de Marthe Bertheaume, *Docteur Odile*, c'est le thème profession et amour qui est traité, comme déjà dans *L'Interne*. Dans les deux cas, la jeune femme médecin se soumet de grand cœur à son amour, sans que, pour cela, sa profession lui devienne à charge. Dans *L'Interne*, le fiancé meurt à la guerre. L'adoption de l'enfant orphelin d'une amie satisfait l'instinct maternel de la fiancée en deuil, qui ne se serait pas contentée du seul intérêt professionnel. A côté de la jeune Jeanne se voit une autre femme médecin qui, semblable à plus d'une héroïne de Colette Yver, laisse joyeusement tomber sa profession gagne-pain à la première demande en mariage. Mais la ressemblance s'arrête là; car, au contraire de ces « apostates » chez qui la vie conjugale efface presque le souvenir des études, la nostalgie de sa profession envahit la jeune femme après quelques années. Ni le ménage, ni le mari, ni la ravissante petite fille ne peuvent la satisfaire entièrement. Son intelligence exige sa nourriture. Dès le début de la guerre, elle entre au service d'un hôpital et décide de reprendre plus tard les études interrompues. — Avec *Docteur Odile*, qui est Alsacienne, nous vivons une année de la vie d'un médecin pour caisses d'assurances, qui fait de la clientèle privée. Son travail lui plaît beaucoup et il la console lorsque son amour pour un homme marié lui cause de dures souffrances. Elle est victorieuse de sa passion, un peu trop rapidement, à ce qu'il semble, grâce à un sacrifice professionnel: elle se prête à la transfusion de son sang pour sauver l'épouse de celui qu'elle aime. Cet acte la délivre de son tourment d'amour. Mais, comme dans *L'Indomptée*, nous voyons surgir vers la fin un autre homme qui abrite la vaillante héroïne dans le havre sûr du mariage. La femme médecin *célibataire* ne semble pas près de devenir l'héroïne des romans français. Dans un des derniers livres de Marthe Bertheaume sur les femmes médecins, *Oublie ce que tu sais*, qui traite du secret professionnel en conflit avec l'intérêt personnel, n'apparaissent que des femmes médecins mariées, l'héroïne et son amie, qui ont toutes deux derrière elles une vie de pratique médicale et sont bonnes et maternelles vis-à-vis de leurs propres enfants et de leur clientèle.

Du point de vue esthétique, on ne peut louer sans restriction les romans de Marthe Bertheaume. L'intention y vaut mieux que la force créatrice.

On peut en dire autant du premier roman de Léontine Zanta, *Science et Amour*. C'est aussi un livre à thèse. A l'idéal féminin de Gabrielle Réval, Léontine Zanta oppose l'étudiante chrétienne. Dans la lutte contre l'amour illicite d'un camarade aimé, cette étudiante puise dans sa foi le courage de la renonciation, afin d'aider ainsi les femmes de demain à trouver leur véritable voie. « C'est vraiment à un carrefour que nous nous trouvons en ce siècle, nous autres femmes; d'une part, il semble nous conduire à toutes les libertés, d'autre part, il ne nous offre ce qui pour nous a une réelle valeur morale qu'au prix de sacrifices inouïs. Mon Dieu, que mes larmes ne soient point inutiles, qui coulent en obéissant fidèlement à ta loi, à l'idéal que nulle femme n'ose trahir si elle ne veut trahir sa nature intime. » Mais le livre ne dit pas comment cette loi divine correspond à la nature intime féminine. Au sein de l'Université catholique de Paris, on ne met pas en doute cette croyance. Et c'est dans ce milieu aussi que Léontine Zanta a trouvé ses lectrices.

Son livre suivant, *La part du feu*, qui a obtenu en 1925 le prix *Fémina* pour le meilleur roman spiritualiste, témoigne d'un progrès considérable au point de vue de la composition. La lutte entre la morale sexuelle et les désirs du cœur aboutit toujours à la résignation. On remarque ici l'empreinte du catholicisme ascétique. Et aussi une expérience personnelle accrue par l'étude du féminisme. Comme pour l'héroïne de *Science et amour*, le travail intellectuel n'intervient pas un instant comme le consolateur même modeste des crises du cœur, quoique la jeune philologue ait été de tout temps dévouée entièrement et exclusivement à ses études. Il n'existe chez aucune des jeunes héroïnes de Léontine Zanta une alliance parfaite de la tête et du cœur. Cependant elle a dessiné un beau portrait de maternité spirituelle en cette femme professeur de philosophie que ses élèves ont tendrement et admirativement surnommée « la lampe », et qui justement, à l'heure des conflits, aide ses étudiantes d'autrefois de toute sa propre force rayonnante.

Les œuvres dans lesquelles Jeanne Galzy étudie les problèmes qui s'offrent à l'intellectuelle ont beaucoup plus de valeur artistique et humaine. Ce sont bien les livres les plus beaux parmi les romans français consacrés à ce thème spécial. Ils naissent toujours de ses expériences particulières, soit que dans *La femme chez les garçons*, elle consigne les observations de deux années d'activité dans un gymnase de garçons, soit que dans *Les allongés*, elle décrive les souffrances endurées longtemps dans le Sanatorium de Berck, et les luttes pour recouvrer l'équilibre de l'âme; ou soit enfin que, dans *Le retour à la vie*, elle nous conduise après sa guérison dans le lycée de jeunes filles d'une petite ville au nord de Paris. La femme qui nous parle ici a bu avec avidité aux sources de la science; elle se sait encore influencée par l'université laïque et par la sévère morale de Kant, même quand, rappelée par la souffrance, renaît en elle la foi de son enfance. Cette femme a aussi été fortement touchée par l'amour, bien qu'elle ne risquerait que peu d'allusions à son secret, par exemple, dans la dédicace: « A toi dont j'ai senti l'éternelle présence. » Mais cette puissance d'aimer n'est pas séparée de son moi intellectuel. Sa profession, c'est sa véritable vocation. Elle procure à son âme les possibilités de développement que la femme ne trouve habituellement que dans l'amour et dans le mariage. « Quelque chose en moi vibre et m'emplît l'âme de douceur, ainsi que le doit faire le premier pressentiment d'une femme qui devient mère. Le lycée inconnu, la ville étrangère disparaissent. Je me sens tout à coup sur mon propre terrain, auprès de créatures qui me pourront devenir chères. J'ai des enfants. » (Ceci est dit quand elle voit pour la première fois sa classe de jeunes filles.) On ne trouve en elle, du reste, aucune de ces tendresses à demi sensuelles des bonnes institutrices telles que les voit Gabrielle Réval. Avec Jeanne Galzy, nous sommes dans la réalité vécue.

Quelque différents que soient entre eux les romans féminins d'après-guerre traitant de la « femme savante » d'aujourd'hui, ils ont ce trait commun d'être l'œuvre de femmes qui parlent d'après leurs propres expériences et ont confiance dans les tâches et les possibilités de la femme moderne. Cette femme a trouvé sa voie et la suivra. Le complexe homme et femme tient toujours une grande place, s'il n'est pas étudié jusqu'au mariage. Mais il n'est plus tout puissant comme le décrivait Colette Yver et Gabrielle Réval. On sent clairement ici un fait nouveau.

Ce fait nouveau a justement inspiré après la guerre une série d'écrivains décidés à le combattre. Il est vrai que les auteurs d'avant-guerre, tel J.-H. Rosny dans *Claire Tecel, avocate à la cour*, œuvre beaucoup plus faible et plus douceâtre que *L'Indomptée*, tel Victor Margueritte dans *le Compagnon*, dont l'héroïne est aussi une juriste, sont partisans de la femme savante. Et Victor Margueritte attend même de la femme universitaire le renouveau de la morale défaillante et de l'ordre social. Mais il nuit à sa force de persuasion par la grossièreté de ses croquis peu vraisemblables.

Les autres écrivains d'après-guerre, par contre, s'opposent, comme Colette Yver et Rachilde, à la « femme savante » dès qu'elle n'est pas prête à sacrifier à l'homme aimé sa profession

et son ambition personnelle. Qu'il s'agisse de scientifiques comme dans *les Corsaires* d'Herbert Wild, où sont décrites des femmes qui sacrifient tout à leur ambition, même ceux qui les aiment, et les femmes qui sacrifient tout à l'homme aimé, ou comme dans *l'Intellectuelle mariée* d'Henri Fèvre, de la femme-inventeur d'un système philosophique (qui nous semble, du reste, être follement naïf), ou comme dans *Lisbeth ou la perversion intellectuelle*, du même auteur, œuvre d'une femme philologue devenue directrice d'exploitation dans une grande entreprise, — toujours il nous est démontré que la femme n'a qu'un unique moyen de suivre les décrets de sa propre nature, c'est de soumettre son intelligence à la volonté de l'homme qui l'aime; sinon, elle tombe dans l'immoralité.

Ces livres ne sont des œuvres d'art ni de premier, ni même de deuxième rang, mais comme ils ont tous été écrits par des maisons connues pour aimer le progrès (Albin Michel, Flammarion), ils nous intéressent en tant qu'expression d'opinions courantes, et comme signe que bien des luttes attendent encore la femme française, avant qu'elle puisse affirmer sa personnalité intellectuelle. Si nous comparons ces romans avec ceux d'écrivains masculins d'avant-guerre, nous pouvons établir ainsi la raison de leur différence: alors, il s'agissait de créatures d'exception qui, comme telles, intéressaient. Aujourd'hui, il s'agit de la formation d'un type féminin nouveau qui influence de façon générale la situation de l'homme vis-à-vis de la femme. Alors, l'esprit de domination s'éveille chez celui qui régnait auparavant. Il ne veut pas reconnaître ce type nouveau; il le qualifie d'être « non féminin », privé d'amour et privé de charme, pour effrayer ainsi les autres femmes qui seraient tentées d'imiter. De tels livres n'arrêteront pas la marche du progrès. Ce qui importe, c'est que les écrivains féminins d'aujourd'hui, à l'encontre de ceux d'avant-guerre, ont pris position de façon résolue vis-à-vis de ce problème nouveau.

KLARA M. FASSBINDER.

(Traduction de l'allemand de V. Delachaux.)

Notre Bibliothèque

MADELEINE FALLET: *Billie..., je t'ai perdue*. Lausanne, Editions Spes, Prix: 3 fr. 50.

La vie m'avait fait rencontrer, il y a quelques années, l'auteur de *Billie*, femme sympathique, pleine d'entrain, douée d'un beau talent de diseuse, surtout dans le genre tragique. Et voici que le livre qu'elle vient d'écrire révèle une pauvre mère meurtrie dans son amour maternel, d'abord révoltée par le martyre et la mort de la plus délicate des fillettes, finalement apaisée par la foi chrétienne et la certitude de retrouver dans une autre vie l'enfant tant aimée.

— Comment Mme Fallet a-t-elle pu écrire ce livre intime et douloureux? ai-je entendu dire. Je crois que c'est pour délivrer son cœur et son âme oppressée qu'elle a pris la plume. Peut-être aussi pour faire revivre la petite disparue et pour s'accorder le triste bonheur de grouper les menus faits qui composent toute l'existence de Billie.

Quoi qu'il en soit, ce livre si poignant est bien fait et bien écrit. On le lit d'un trait, presque sans oser respirer, tant on a le cœur serré par la longue agonie de l'enfant. C'est vraiment un livre comme on en lit peu, c'est vraiment le cri d'une âme!

J. V.

Berliner Gefangenenfürsorge: Rapport de l'activité de l'assistance aux détenus libérés berlinois. (1929.)

Plus de 25.000 hommes et femmes ont recouru aux bons offices de cette assistance spéciale durant le dernier exercice. Ces assistés, si différents qu'ils puissent être ou paraître, se ressemblent tous en ceci: ils sont totalement dépayés à leur sortie de prison et presque incapables de s'adapter à la vie libre et de trouver un emploi. Aussi l'action des divers Comités qui s'occupent d'eux doit être, par conséquent, à la fois sociale et pédagogique: il faut lutter contre la mauvaise volonté des libérés, contre les défaillances de leur énergie, contre leur passivité, contre leurs habitudes de mensonge, de paresse, etc. Les Comités d'assistance, dès le début, font

comprendre à leurs protégés que leur bonne conduite est la condition essentielle de l'aide qui leur sera accordée.

Parmi les situations offertes aux libérés, nous trouvons des postes d'employés dans les bureaux mêmes des Comités d'assistance, des travaux de réparation de vêtements (grâce à des machines à coudre données à des ex-prisonnières), de petits services de vente de saucisses, de chocolats, de journaux, des emplois au compte de la Municipalité, tels que entretien de parcs publics, de cimetières, nettoyage des rues, etc. Dès 1925, outre les services rendus aux libérés sous forme de rapatriement, d'achat de linge, vêtements ou outils, etc., il leur a été donné dans certains cas des sommes d'argent plus ou moins importantes, représentant au total le 4 % de la somme consacrée à l'assistance des détenus libérés durant l'exercice.

La faim et l'amour sont les principales causes des délits féminins. A leur sortie de prison, il faut rééduquer les femmes aussi bien que les hommes, et le meilleur moyen est toujours le travail.

Des extraits de lettres adressées à la *Berliner Gefangenenfürsorge* par d'anciens protégés sont d'un très grand intérêt; les uns prospèrent, les autres vont à la dérive; tous sont reconnaissants de l'aide apportée au moment si critique de leur sortie de geôle.

J. V.

Socialismus aus dem Glauben. Publié par August Rathmann et Georg Beyer. Cartonné: 7 fr. 50. Edition Rotapfel, Zurich et Leipzig.

Durant la semaine de Pentecôte 1928, environ 80 hommes et femmes discutèrent pendant trois jours de questions fort intéressantes. Les deux thèmes principaux de cette Conférence ont été: *La fondation du socialisme et Le socialisme et la formation de la personnalité*. Les orateurs étaient: pour le premier sujet le Dr Hendrik, de Man (Grisons), et le professeur E. Heimann, de Hambourg; et pour le deuxième sujet, Henriette Holst et Emil Fuchs, d'Eisenach. Quelques pages expriment le point de vue de notre éminent compatriote Leonhard Ragaz.

J. V.

Mitteilungen der deutschen Gesellschaft zur Bekämpfung der Geschlechtskrankheiten.

Du fascicule 7 du volume 27 de l'organe central de l'Association allemande contre le péril vénérien (Berlin, 1929), nous extrayons un résumé de l'activité du Comité de Hambourg durant le dernier exercice.

L'abolition de la réglementation de la prostitution, les lois nouvelles punissant ceux qui en vivent, et le transfert des problèmes de la lutte contre les maladies vénériennes des mains de la police en celles des autorités responsables de l'hygiène publique, ont mis le Comité d'assistance de Hambourg en présence de tâches toutes nouvelles. Il y eut d'abord une période de transition (1927), durant laquelle il fallut s'occuper des femmes échappant de par les lois nouvelles au contrôle de la police. Et on se rendit très vite compte que des « filles vivant en carte » depuis des années n'avaient que peu de chances d'être amenées à des conditions de vie réglée et de travail. Malgré ces difficultés, le Comité hambourgeois chercha à influencer personnellement chacune de ces anciennes prostituées sous contrôle de la police, et à leur faciliter le retour à une vie normale. Sur 960 femmes, 180 ont accepté l'aide offerte. Elles furent placées généralement dans des fabriques, mais beaucoup d'entre elles retombèrent dans la prostitution. Des ateliers fondés pour cette catégorie de femmes qui devaient réapprendre à travailler ont donné de bons résultats. La fréquentation de ces buanderies, ateliers de couture ou de repassage fut assez régulière.

La période de transition passée, l'œuvre s'organisa pour amener les femmes contaminées à se faire examiner, pour enquêter sur leur situation personnelle ou professionnelle, pour forcer les récalcitrantes à se faire soigner, et pour les conduire dans les hôpitaux. Pour alléger la tâche des autorités, un service a été organisé où fonctionnent deux assistantes. Celles-ci assistent aux consultations hygiéniques et médicales, suivent les patientes d'après les indications des médecins, spécialement celles qui paraissent avoir grand besoin d'être protégées, ainsi que celles qui sont contaminées et doivent suivre un traitement particulier. La plupart des malades sont conduites immédiatement par les assistantes du lieu de la consultation à divers hôpitaux, pour éviter de plus grands risques de contagion. Tous les services d'hôpitaux où sont conduites des femmes sont inspectées par des assistantes d'hygiène.